

La découverte au bout du chemin

Tahani Rached

Number 141, March–April 2009

Jacques Leduc

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rached, T. (2009). La découverte au bout du chemin. *24 images*, (141), 11–11.

La découverte au bout du chemin

par Tahani Rached, cinéaste

J e rentre à Montréal, j'arrive du Caire où je viens de terminer le tournage de mon dernier film et je déboule chez Jacques pour l'embrasser et partager sa joie.

J'ai tourné la majorité des films que j'ai réalisés à l'ONF avec Jacques Leduc, aussi bien dire que j'ai exercé, pratiqué et appris mon métier avec lui. Et à chaque tournage dont il ne fait pas partie, il me manque. Me manque surtout cette connivence qui nous lie au bout de tant de moments vécus ensemble et de regards partagés sur le monde.

Avant de travailler avec Jacques, je l'avais côtoyé dans les années 1970 au Comité d'action cinématographique et autour de *Format Cinéma*. Je me souviens des rencontres qui avaient souvent lieu chez lui et des repas extraordinaires qu'il préparait mine de rien pour 10, 15, 20 personnes, de sa tarte aux pommes, et de Jacques qui assumait l'essentiel de la production de *Format Cinéma*, combien de soirées passées à plier, à adresser, à timbrer...

J'ai commencé à tourner avec Jacques à Beyrouth en 1982. C'était en octobre, tout juste après l'évacuation des Israéliens de Beyrouth et des massacres de Sabra et Chatila. Où poser notre caméra? Nous avons fait quelques jours de repérage et c'est Jacques qui nous a conduits à déménager dans le camp de réfugiés où nous avons tourné le film.

Autant chaque histoire de tournage est particulière, unique, autant le doute qui vous habite est à chaque fois le même, indéfectible, toujours au rendez-vous. Vous suivez à la trace une interrogation, sans savoir où les personnages du film vous emmèneront et Jacques a toujours été un compagnon de travail formidable, un pro. Je lui faisais totalement confiance, tout en vivant avec d'autant plus d'acuité la question qui se pose à chaque plan : Est-ce que la caméra est au bon endroit? avec son revers que Jacques répétait souvent : *You should have been there...* Il est exigeant, Jacques... Il vous pousse à donner le meilleur de vous-même, vous y encourage... Une manière d'être, prendre des risques, oser.

Beyrouth, Le Caire, Ramallah, et à chaque fois cette qualité de présence, d'attention à la vie; sa caméra était toujours là, au bon endroit, alors qu'il ne parlait pas la langue de nos personnages.

Je pourrais vous raconter mille et une histoires de tournage, certaines drôles, d'autres plus dramatiques, comme cette fois où nous avions essuyé le feu des tontons macoutes à Haïti, et Jacques qui



Photo : Jacques Leduc

Tournage de *Beyrouth, à défaut d'être mort* (1983) de Tahani Rached, octobre 1982

tentait d'alerter les populations en faisant sonner les cloches de l'église, et les gens qui commentaient après : il ne sonnait pas comme le bedeau... Ou, cette fois où nous avons presque déclenché une escarmouche parce que nous avons commis la bêtise de regarder les étoiles dans le ciel libanais avec une lampe de poche, en temps de guerre...

Que ce soit pour tourner un documentaire chantant avec le gens du Chic Resto-Pop ou avec une chorale au Québec, Jacques a toujours été partant si la découverte était au bout du chemin, partant pour partager son expérience, ses connaissances, pour réfléchir au film que nous faisons... Et durant le tournage de mon dernier film en Égypte réalisé avec une équipe égyptienne, j'avais des conversations imaginaires avec lui sur la façon de filmer ce personnage, cette séquence.

Vous vous dites peut-être que je suis en train de rédiger un panégyrique. Loin de là! Il avait parfois des sautes d'humeur mémorables et pouvait être bougon à en devenir exaspérant, mais nous avons tourné tant de films ensemble, au Québec comme à l'étranger, que ces bémols sont devenus avec le temps des souvenirs attachants.

Et pour finir, j'imagine que c'est son sens du collectif et du partage qui lui fait dire et redire : « Je ne comprends pas qu'un documentariste mette au générique son propre nom tant un documentaire est l'œuvre de tous ceux qui y ont travaillé ». À moi, qui signe « Un film de... ».